

Abbé Jean Follonier (1876-1957)

Notes sur ma vie

édité par
Meinrad
Rossier

I N T R O D U C T I O N

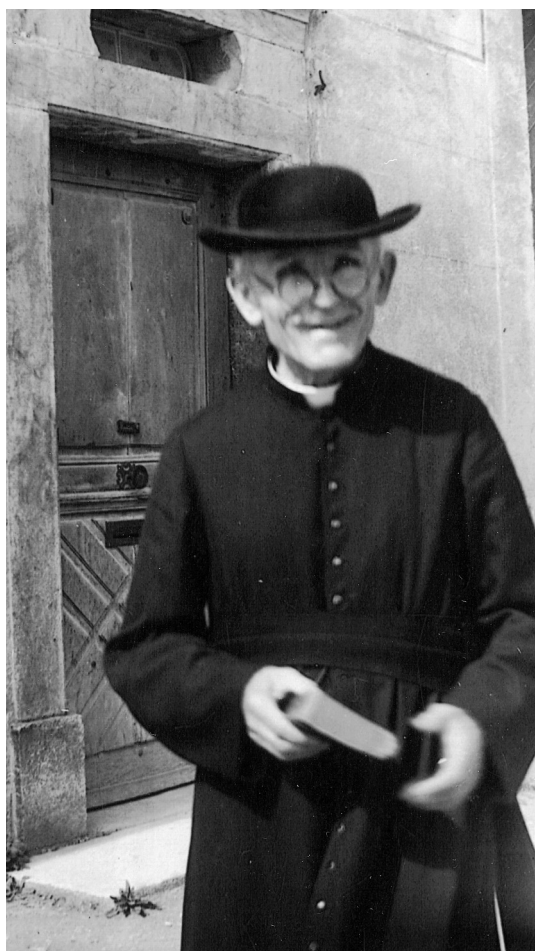
Le début du XX^e siècle voit certainement en Valais les premiers affrontements entre tradition et modernité. L'abbé Jean Follonier est sans nul doute un témoin privilégié de cette époque en raison même de sa culture, de son humanisme, de son engagement social. Natif de Mase, modeste village du val d'Hérens, très tôt orphelin de père et de mère, Jean Follonier étonnera plus d'un par son parcours hors du commun. On le voit chez les

Jésuites à Innsbruck pour ses études, au *Katholikentag* en Allemagne, aux Semaines sociales de France à Lyon; Marc Sangnier, Jean Jaurès ne lui sont point inconnus. Et pour mieux mesurer l'originalité et l'audace de cet homme, il est peut-être utile d'esquisser le paysage socio-politique, religieux du Valais vers les années 1900. Alors que la Suisse non alpine connaît déjà un développement industriel important et un début d'organisation

ouvrière, le Valais est essentiellement tourné vers les activités agricoles et artisanales et vit quasiment en autarcie. Il est fort probable aussi que la publication de l'encyclique *Rerum Novarum* en 1891 n'a guère agité les esprits de ce canton. En plaine, le peuplement s'opère modestement sur les cônes de déjection à cause des caprices du Rhône tandis que les vallées latérales surpeuplées alimentent les migrations vers les Amériques et fournissent une main-d'œuvre besogneuse aux « riches » familles des villes. Une religion aux règles morales assez précises gommant toute velléité de révolte, plus proche de la résignation que de l'esprit novateur, constitue le ciment social avec comme principaux garants le curé et le régent. La structure familiale de type patriarcal assure la sécurité individuelle. La vie sociale se déroule sur un plan local : activités religieuses, chorales, premières fanfares, corvées communales, consortages d'arrosage et d'alpage. Puis quelques événements vont transformer la société valaisanne : arrivée du chemin de fer dans la deuxième moitié du XIX^e siècle avec le percement du tunnel du Simplon en 1906, octroi des premières concessions hydrauliques, implantation d'industries lourdes dans quelques localités de plaine (des paysans deviennent des paysans-ouvriers), arrivée d'une main-d'œuvre de l'extérieur comme cadres ou manœuvres (Suisses allemandes, Italiens entre autres) qui peu à peu s'organisent syndicalement.

L'individualisme du paysan-ouvrier se trouve confronté à une nouvelle situation et résiste aux idées venues d'ailleurs. Les milieux conservateurs du pays s'inquiètent aussi. La grève du 10 mars 1899 lors du percement du Simplon est assez significative du nouveau climat social. Et nul ne peut échapper à une prise de conscience d'une mutation; même si la grève est matée, rien ne sera plus comme avant. La question sociale va traverser le monde conservateur encore marqué par le Sonderbund et le Kulturkampf, polarisé par sa lutte contre le radicalisme de tendance jacobine et anticléricale et craignant déjà l'arrivée du socialisme perçu comme révolutionnaire.

C'est bien dans le contexte d'une société figée où la religion, la charité, le paternalisme des mieux lotis tiennent lieu de remèdes sociaux, mais que commencent à miner les premiers soubresauts de l'ère industrielle, qu'il faut situer l'action sociale pionnière de l'abbé Jean Follonier. Laissons lui la parole à travers l'autobiographie écrite à la demande de l'abbé Clovis Lugon (1907-1991), vicaire à la Paroisse de la Cathédrale de Sion. L'abbé Lugon a eu l'excellente idée de confier aux Archives cantonales du Valais le manuscrit dont voici la transcription.



M. l'abbé Jean Follonier, curé de Collombey de 1930 à 1945
(Archives paroissiales de Collombey)



[JEUNESSE ET FORMATION]

▮ Né en 1876 à Mase, je devins orphelin de père en 1885 et de mère en 1890. À septante-six ans d'âge et en dépit du long chemin, je sens encore le vide créé par la mort de mes parents et surtout de celle qui me donna le jour, à un âge où j'eusse eu besoin plus que jamais de son existence et de ses conseils. Ancienne institutrice, elle avait l'art de se faire aimer de la jeunesse qu'elle aimait à son tour.

Elle décédée, et la maison paternelle ne restant provisoirement occupée que par une servante et une petite fille que mes parents avaient élevée, tout me semblait vide et l'on me voyait souvent le soir, en mains, une cage de chardonneret que j'avais pris moi-même dans les chènevières à proximité du village, à la recherche d'une chambre pour y passer la nuit, la cage au pied de mon lit. Et que l'oiseau chantait bien! On eût dit qu'il voulait me consoler!

Cependant, au bout d'un mois environ, la Chambre pupillaire me plaça chez une de mes tantes célibataires dont on peut dire, à plus forte raison que d'un oncle, que ce sont de ces êtres donnés par Dieu, tellement on a l'habitude de se décharger de tout sur eux. J'avais alors quatorze ans à peine! Mais l'avenir commença alors déjà à se présenter à moi sous un autre jour ainsi que la nécessité de m'en occuper selon mes moyens. A quinze ans sonnés, en 1891, il me fallut songer à quelle route j'allais prendre dans la vie. Depuis tout petit et j'en ai encore moi-même un vague souvenir, j'aimais à me distraire en étendant une couverture sur le plancher de la chambre familiale et en y reproduisant les gestes du curé disant sa messe. N'était-ce pas déjà un signe de ma vocation? Quoi qu'il en soit, je me sentais de plus en plus attiré de ce côté, et sur décision de mon tuteur conforme à l'avis de M. le Rd curé de la paroisse

je pris le chemin de Saint-Maurice où je fis quatre ans de collège de 1891 à 1896. A cette date, je vins à Sion où je passai trois ans au Collège et une année au Séminaire, puis de 1899 à 1902 je terminai mes études à l'Université d'Innsbruck, où le Valais possédait alors quelques bourses.

Durant toutes ces années jusqu'au moment de sa mort (1891-1901), je continuais à passer régulièrement mes vacances d'été chez ma tante, lui faisant, autant que possible, pour la décharger, tous les travaux de sa petite campagne. Je ne saurais dire, à part le service que je lui rendais si volontiers, combien ce travail manuel me valut, car autant j'étais faible de santé mes premières années d'école primaire, autant je me suis fortifié dans la suite, ce qui, avec le goût de la lecture, me procura toujours un utile et agréable passe-temps. Si saint Ignace de Loyola disait déjà: « Une once de sainteté avec une extraordinaire bonne santé fait plus pour le salut des âmes qu'une extraordinaire sainteté avec une once de santé », combien plus vrai est-ce de nos jours où le travail du prêtre, en général, a immensément augmenté. Aux premiers jours de printemps de 1901, malheureusement, quelle ne fut pas ma surprise d'apprendre le jour même de son enterrement que cette seconde mère pour moi venait de mourir à l'âge de septante-deux ans et combien rapidement! Elle s'était levée vers les 8 h. du matin, quelques instants après elle appela un voisin au secours, à 10 h. elle reçut les derniers sacrements en pleine connaissance et à 12 h. elle rendit sa belle âme à Dieu. Tout arriva comme elle l'avait si souvent demandé à son divin Maître, ne voulant, moi absent, n'être à charge à personne. Mais comme ce fut dur pour moi! Tout en larmes, je me rendis à

la chapelle de la Maison, et après avoir prié pour celle qui fut si bonne pour moi pendant onze ans, je suppliai la Sainte Vierge de veiller désormais sur moi comme ma fidèle protectrice. Jamais confiance ne fut mieux placée. Depuis lors je pris l'habitude de porter constamment sur moi une image de Marie sous le vocable de N. D. du Bon Conseil, souvenir de ma première retraite au Collège de Saint-Maurice en 1892 et quoique j'aie bien souffert dans ma vie, moralement et physiquement, je dois à la bonne Mère du Ciel de m'avoir constamment protégé. Cet été 1901, n'ayant plus d'abri à Mase pour y passer mes vacances, je trouvai un toit à Vex, chez le curé Joseph Dubuis, autrefois desservant de Mase de 1896 à 1899. J'en fis autant l'été 1902 où, le 22 juillet, fête patronale de ma commune, j'y dis la première messe, bien qu'elle n'eût pas de curé en ce moment, le dernier desservant, M. le Rd Perrayaz (1899-1902) étant mort quelque temps avant cette date et n'ayant pas encore été remplacé. Pour cette raison, et mes plus proches parents étant décédés pareillement, je songeai d'abord à la dire à Einsiedeln sur le chemin de retour d'Innsbruck. Mais comme il n'y avait pas eu de fête semblable dans mon village depuis passé un siècle au moins et que ma parenté y était assez nombreuse, j'ai fini par suivre le conseil de mon père spirituel, le Rd curé Jos. Dubuis, dans l'espoir aussi de voir de nouvelles vocations se développer dans mon petit coin de terre. Cependant, d'un autre côté, comme ce jour fut triste pour moi ! Ne pas y voir mes êtres les plus chers, cela me fendait le cœur et je dus cacher bien des larmes. Le soir même, je prenais de nouveau le chemin de Vex, jusqu'au jour, fin été, où j'étais nommé professeur de rudiments au Collège de Sion en remplacement d'un Frère de Marie, démissionnaire.

[PROFESSORAT ET FORMATION SOCIALE]

Comme tout commencement, la première année fut un peu dure, mais j'appris bientôt à aimer ces jeunes caractères de douze ans, en

moyenne, un peu turbulents, mais bons dans le fond. Ce que j'aimais beaucoup dans le professorat, c'est que je pouvais disposer de mes vacances d'été, comme je voulais; j'étais en effet à un âge où j'avais la passion de m'instruire, mais hors des sentiers battus, si nécessaire, au risque de passer peut-être pour original et frondeur aux yeux de certains qui oublient que le monde marche et évolue.

Déjà durant mes études à Innsbruck en 1899 ou 1900 et en compagnie de mon compatriote l'abbé Noémi Devanthey j'avais passé mes vacances de Noël à Vienne, moment où les luttes entre les pangermanistes ou *Los von Rom* et les chrétiens-sociaux avec Luegen étaient très chaudes. Aussi lisais-je avidement les brochures qu'on publiait à cette époque. Rien d'étonnant, à plus forte raison, que le cours social donné à peu près à la même date à Innsbruck sous les auspices du père Hoffman[n], régent du Convict, avec l'aide du Dr Beck de Fribourg (Suisse) nous intéressa tous très vivement, si bien que, personnellement, je perdais presque toute attention, assez longtemps, aux doctes leçons de nos maîtres, étant plus souvent en pensée dans notre vieux Valais qu'ailleurs. Interrogé à l'examen, en fin d'année, par mon professeur : « La Suisse est-elle une société parfaite ? », je lui répondis simplement : « Et l'Autriche ? » Car il était Autrichien et il se mit à rire de bon cœur. Loin de se calmer, ce goût des voyages ne fit que croître avec les premières années de mon ministère; l'été 1903, je le passai en Italie, à Gozzano, non loin du lac d'Orta, où j'appris suffisamment l'italien pour me tirer d'affaire dans la suite au gré de mes besoins.

L'été 1904, c'est l'Allemagne qui attira mes pas. Avec M. le curé de Varone (Haut-Valais) nous assistâmes incidemment au premier cours de chant grégorien, si je ne me trompe, donné par des pères de Solesmes à Strasbourg, puis le cours fini, au *Katholikentag* allemand, comptant près de 70 000 hommes avec un fort groupement de Suisses.

L'été 1905, ce fut le tour de France. Grâce à l'abbé Jérôme Zimmermann de Sion, je visitai d'abord le SILLON à Paris où j'assistai à l'une de ses

réunions présidée par Marc Sangnier lui-même et suivie le même soir d'une conférence contradictoire dont j'ai seulement retenu ceci : « Parle plus fort, on n'entend pas », lui crie quelqu'un. – Ouvre les oreilles comme j'ouvre la bouche, et tu entendras – lui répondit l'orateur. Je demeurai à Paris trois semaines environ, le matin lisant des ouvrages de sociologie et l'après-midi visitant des musées. C'est là également que j'ai connu l'abbé Beaupin (aujourd'hui Mgr) et qui me rendit de si appréciables services dans la capitale française. De Paris je me rendis à Lyon où devait se tenir la première Semaine sociale de France et où je trouvai les Rds chanoines Mariétan (plus tard évêque) et Adrien de Werra de Saint-Maurice, ainsi que Mgr Collaud, si je me rappelle bien, alors directeur de l'École d'agriculture de Fribourg. Nous étions les seuls Suisses, à ce que je connusse. Nombreux étaient les auditeurs de tous les âges et de toutes les conditions, tous également avides d'entrer dans ce labyrinthe, où le P. Antoine SJ principalement guidait prudemment nos pas. Le reste, il fallut le faire dans la pratique, chacun selon son travail et sa chance.

De Lyon, je me dirigeai la nuit sur Mulhouse, tout seul, curieux de voir les Maisons ouvrières récemment bâties avec l'encouragement de l'abbé Cetty, curé de la localité. A Halle, dans le Jura suisse, non loin de la frontière française, je visitai une fabrique de bas, car dès lors je m'intéressais au service que rendraient en Valais de petites industries. Non pas que j'aie songé alors voir créer quelque chose de nouveau, mais il est toujours bon de prévoir à l'avance ce qui peut arriver. Et aujourd'hui je suis heureux de voir comme toutes ces visions commencent à se réaliser.

[ENGAGEMENT SOCIAL]

1906 ! fin de mes escapades. Depuis la fondation de l'Union ouvrière de Sion, il ne m'a plus été possible de prendre des vacances en dehors de la capitale, où l'avenue du Nord avec ses bosquets, ses rossignols, sa fraîcheur me tint lieu de Mayens.

Je ne sais, en effet, comment en 1903 je fis plus ample connaissance du chancelier épiscopal, Léopold Lorétan, alors *Praeses* du *Gesellenverein* de Sion, fonction qu'il trouva moyen de me passer. Ne connaissant rien de rien de cette charge, j'acceptais plutôt pour voir, comme on dit, « comment ça allait », mais toutefois dans la ferme intention de m'en acquitter le mieux possible. Le local du *Gesellenverein* était alors dans la Maison Ambuel, rue de Savièse. Je m'y rendais tous les soirs, sauf empêchement majeur et n'en sortais que le dernier, ordinairement vers les 10 – 10 1/2 – 11 h. Hélas ! trop souvent, c'était bien pour y perdre mon temps, que j'offrais tout de même à Dieu comme si la salle eût été pleine de monde. Il est juste de dire que les dimanches et les jours de fête la réunion était tout de même mieux fréquentée. L'été, pendant mon absence, je laissais les membres, sauf erreur, à leur propre session, jusqu'à mon retour. Si la vie y était au ralenti, faut-il s'en étonner ? En réalité, c'était un simple patronage, certes très utile, dont fit partie en Allemagne quelque temps Bebel lui-même, futur chef des socialistes d'Outre-Rhin au temps de Guillaume II. Utile surtout pour les compagnons, ouvriers étrangers en cours de route, les sans travail, les isolés, les sans famille. Le *präsidium* du cénacle de la Maison Ambuel ne m'empêchait pas néanmoins de voir son côté faible, principalement son peu d'influence sur la masse ouvrière commençant à s'organiser de tous côtés et hélas ! le plus souvent dans la mauvaise direction. Voulait-on garder quelque chose, il fallait à tout prix commencer à travailler sur le même terrain et à armes égales.

Mais par où commencer ? Heureusement j'avais alors dans le *Gesellenverein* un jeune ouvrier de Saint-Gall, typographe de son métier, qui vint à me parler par hasard du nouveau mouvement des abbés Jung et Schiviller [*Schewiler*] de Saint-Gall, aidés tous deux d'une équipe décidée de laïcs, lesquels avaient créé dans leur canton des sections chrétiennes sociales d'ouvriers et d'ouvrières et même des syndicats. Pourquoi, songeai-je aussitôt, ne ferait-on pas quelque chose de semblable en Valais, si peu

que ce soit, pour commencer ? L'essentiel était de se mettre résolument en route, même s'il fallait des années pour arriver au but. Sans bruit, si je me rappelle bien, M. le professeur Oscar et moi, nous résolûmes de nous rendre personnellement à Saint-Gall pour rencontrer les abbés Jung et Schiviller (futur évêque de Saint-Gall), capables de nous fournir tous les renseignements nécessaires. Ainsi fut fait et d'un commun accord nous décidâmes que le Dr Schiviller viendrait lui-même à Sion assister à la fondation de l'Union ouvrière chrétienne sociale de la capitale. Pour bien marquer son indépendance dès le début, la réunion eut lieu un dimanche après-midi au café Industriel, rue de Conthey. Il n'y avait là que des ouvriers et des ouvrières des deux langues du pays, lesquels, après le discours du Dr Schiviller, décidèrent unanimement la fondation de l'Union ouvrière de Sion dont les statuts furent ensuite mis au clair au fur et à mesure de son développement. Pour le moment, elle comprenait deux sections, l'une d'ouvriers, l'autre d'ouvrières, possédant chacune son comité propre suivant ses besoins particuliers; pour leurs intérêts communs, les deux comités formaient ensemble un super-comité dit de « l'Union ouvrière » ou *Kartel*. Autant que possible, pour développer leur formation et leur intérêt à leur groupe, ce qui a toujours été mon idéal et mon principe, je n'intervenais que par nécessité, dans l'intérêt de l'ensemble, et paternellement. Aussi n'ai-je jamais eu de contrariété proprement dite, et je me réjouissais grandement de voir comme leur intérêt et leur sens social s'aiguisaient, plus même chez les femmes que chez les hommes. Une simple servante, veuve, me racontait qu'aux Mayens de Sion ayant une fois entendu chez ses patrons comment divers invités s'en prenaient à la classe ouvrière, ne pouvant plus supporter pareils discours, s'enferma dans sa chambre, d'où, de la fenêtre, elle sauta sur le gazon. Même une vieille paysanne de septante ans ne sachant pas même lire, entendant raconter par une proche parente les critiques auxquelles j'étais en butte, répondit fièrement : « Il fait bien, il travaille pour le

peuple. » Non que tout le monde fût contre nous; je suis sûr que, dans les milieux chrétiens surtout, bien des personnes sympathisaient avec notre idéal non encore ouvertement, au moins dans le fond de leur cœur; l'idée était encore neuve à cette époque, il fallait lui laisser le temps de faire son chemin. Je le comprenais parfaitement; aussi suis-je encore heureux aujourd'hui de me rendre le témoignage que jamais je ne me suis laissé emporter par des sentiments démagogiques, respectant chez les autres la liberté de penser que je demandais pour nous.

Avant l'ouverture de la Maison Populaire, nous avions notre local à la rue de Conthey, salle Martin, comme on l'appelait, au-dessus du restaurant du même nom. Avec la Maison Populaire, nous avons eu ensuite, en quantité suffisante, des salles agréables et toujours bien tenues, par les tenanciers de la Maison. A ce point de vue, ç'a été un réel et grand progrès et pour nos sociétés et pour le *Gesellenverein* qu'avec plaisir j'ai vu, en 1906, passer dans les mains de M. l'abbé Henri de Riedmatten. Nos groupements ont toujours fait bon ménage, chacun se mêlant de ses propres affaires. L'Union ouvrière, une fois fondée, voici maintenant, autant que possible dans l'ordre chronologique, quelles furent ses premières créations.

1. **La Caisse de maladie** [*sic*] dont les statuts furent calqués sur la Caisse de maladie chrétienne sociale de Saint-Gall. Dès le début de la Caisse nationale suisse, créée après la loi fédérale du 3 juin 1911, j'avais jugé bon de faire un voyage exprès à Berne pour obtenir du directeur (Rüffenacht, si je m'en souviens encore) tous les renseignements nécessaires se rapportant surtout aux Caisses maladie. Hélas ! les déboires que me créa la Coopérative me fit renoncer à élargir par la suite mon activité de ce côté-là. Aussi, à mon retour du Canada, en 1930, quelle ne fut pas ma surprise et ma joie d'apprendre par Mr Pfenninger, chef du Téléphone à Sion, que la Caisse chrétienne sociale de Sion était encore bien en vie et même nombreuse. Puisse-t-elle avancer toujours dans le même esprit !

2. **La Mutualité scolaire**, pour laquelle la Mutualité scolaire de la ville de Fribourg nous fournit et l'idée et la facilité d'adapter nos statuts en tenant plus spécialement compte de notre situation particulière. Chaque enfant, fille ou garçon, une fois admis dans le groupement, était tenu de venir lui-même verser tous les dimanches, sauf empêchement, au local de l'Union ouvrière, à la Populaire dix centimes, dont cinq centimes allaient à la Caisse-maladie et cinq centimes à la Caisse d'épargne. Tout ce qu'on versait en plus était inscrit au compte de cette dernière Caisse. Comme je jugeais cette œuvre assez importante pour que je m'en occupe moi-même, j'avais soin de ne pas manquer, tous les dimanches matin, le rendez-vous où je pouvais facilement contrôler, par leur assiduité ou leur négligence, la valeur d'un chacun. Le sacrifice qu'on leur demandait de venir personnellement à leur local toutes les semaines les habituaient à faire un petit sacrifice et les intégraient petit à petit dans les rouages de l'Union, dont faisaient partie quelques personnes de la parenté. Rien d'étonnant que j'aie beaucoup regretté ce contact.

3. **La bibliothèque** comprenant environ cent à cent cinquante volumes qui nous avaient été donnés par M. l'abbé Meyer, bibliothécaire cantonal, désireux de faire place à d'autres lectures mieux adaptées à un établissement de ce genre. Pour nous, ils pouvaient suffire pour l'instant et donnaient à notre salle un regain d'attrait.

4. **Le cours de couture et de raccommodage**, le soir, pour les servantes et autres ménagères qui ne disposaient que de cette partie de la journée pour s'adonner à ce travail. A mon retour au pays, je fus joyeusement surpris d'apprendre que le cours continuait encore dans les mains de la même maîtresse, M^{lle} Adèle Nauer, morte depuis, à un âge avancé, à l'asile des vieillards de Sion.

5. **Le syndicat des couturières et lingères de Sion**. Combien il m'a coûté de peine à le former! Combien il m'a fallu de visites à domicile les après-midi du jeudi, seul jour avec le dimanche où la classe ne prit pas tout mon temps!

En dépit de tout, on put en grouper sept à huit qui se trouvèrent à la Populaire le jour de la fondation du syndicat. Jusqu'alors il n'y avait aucun règlement pour celles du moins qui travaillaient à la journée, et si les Messieurs étaient en général beaucoup plus compréhensifs, humains, beaucoup de dames, me disait-on, l'étaient beaucoup moins.

Malgré leur petit nombre, cela n'empêcha pas les membres présentes de fixer point par point leurs réclamations, où je ne me mêlais du reste en rien, trop profane pour le faire. Les décisions prises, nous décidâmes de les publier au prochain *Bulletin officiel* sous le nom de Syndicat des couturières et lingères. Qu'il n'y eut pas une réaction fort vive de la part d'une partie de la population, on ne pouvait le nier, surtout que des farceurs répandirent le bruit que les servantes allaient également se syndiquer. Ce n'est pas qu'on n'y ait pas songé, mais on ne jugeait pas à propos d'embrasser trop de choses à la fois. Les servantes elles-mêmes ne s'y trompèrent point, car avaient-elles à se plaindre de leurs maîtresses, elles menaçaient tout de suite de s'adresser au syndicat dont le nom seul semblait agir automatiquement. Petit à petit, néanmoins, ce coassement de grenouilles se calma comme tout le reste, tant est encore vraie cette pensée du grand Molière :

*Efforçons-nous de vivre en toute innocence,
Et laissons aux censeurs une pleine licence.*

Une année à peine après la fondation du syndicat avec quelques sympathisantes du dehors de Sion, en particulier de M^{lle} Amélie Dupont, de Vouvry, qui donnait des cours itinérants de couture dans toute la partie française du canton, il fut décidé d'inviter M^{me} (ou M^{lle}) Giroud, inspectrice cantonale des cours professionnels féminins du canton de Vaud, à venir organiser et donner un cours semblable à Sion à la Populaire, non seulement pour les couturières de la capitale, mais pour celles de tout le Valais. Cela aurait non seulement l'avantage d'instruire et de former mieux nos couturières, mais encore celui de mieux faire connaître leur syndicat et notre mouvement chrétien social tout entier. M^{me} Giroud acquiesça volontiers à notre demande, et comme

l'Exposition cantonale valaisanne devait avoir lieu l'été 1909, les élèves du cours, venant chaque semaine de toutes les parties du canton, de Brigue au Léman, se mirent tout de suite avec ardeur au travail pour l'exposition en commun de leurs ouvrages, sous la direction et la surveillance de leur experte directrice. Quoique protestante, mais d'une extrême distinction, elle m'avouait n'avoir pas de plus grand plaisir, en arrivant à Sion, que d'aller d'abord se recueillir dans la cathédrale, devant une statue de la Vierge.

6. **Les soirées familiales** (*Familienabend*). Aussi longtemps que nous l'avons pu, et cela autant pour procurer des récréations saines que pour promouvoir l'esprit de famille, qui semble s'éteindre de plus en plus, nous avons tâché d'organiser chaque mois une de ces soirées à la grande salle de la Maison Populaire où les enfants étaient sous l'œil de leurs parents et avaient l'occasion d'exercer leurs talents variés. Pour ceux qui voulaient prendre une collation, ils n'avaient qu'un pas à faire pour se rendre au Restaurant Populaire.

7. **La fanfare**. Il faut de tout dans la vie et la musique ne doit pas y manquer. Tous les jours, à l'Action de grâce de la Messe, ne répétons-nous pas ces paroles du grand Roi : « *Laudate eum in tympano et choro, laudate eum in chordis et organo. Laudate eum in cymbalis jubilationis; omnis spiritus laudet Dominum.* » Si tout le monde, ou à peu près, aime la musique, les jeunes l'aiment plus que les autres, car on dirait qu'à leur force d'épanouissement il leur faut également cette échappatoire. Notre vœu à M. Monay et à moi eût été qu'au collège on rappelât à la vie la fanfare d'autrefois, car il eût été alors possible d'associer tous ces jeunes, ou du moins une partie, à notre mouvement; il y eut même une réunion du corps professoral exprès pour discuter l'affaire, mais malgré le soutien des plus jeunes en particulier, notre proposition fut rejetée. Il fallut songer à autre chose. Or, à peu près à la même époque, M. le professeur Jérémie Tabin à la fois surveillant principal au pensionnat des élèves au Séminaire, fut nommé curé de Saint-Léonard en remplacement de M. l'abbé Sierro, et c'est

moi qui pris sa place malgré tout mon travail, aidé d'un séminariste comme surveillant. Si ainsi je ne pouvais plus songer à une musique [*lire fanfare*] du collègue, je pouvais tout de même compter sur un bon petit groupe d'étudiants du Séminaire, déjà formés dans leurs villages respectifs, où il existait presque partout des fanfares. La proximité du Séminaire et de la Populaire où, grâce à la générosité de M. Monay, j'avais un groupe en formation, rendait la chose plus facile encore. Une ou deux années après, la fanfare italienne, dont j'ai oublié le nom et dont le président était un membre de notre Union ouvrière, vint me proposer de passer à nous, corps et biens, contre paiement de 600 fr. pour éteindre une de leurs dettes en souffrance. J'hésitai d'abord, puis pesant bien la chose (acquisition de tous leurs instruments, magnifique drapeau, nombre de musiciens venant à nous) j'acceptai pour les tirer d'affaire et leur versai, mais de mon propre argent, les 600 fr. Dès lors, pour le groupe ouvrier proprement dit, nous eûmes les répétitions le soir, à la Maison des chanoines, rue de l'Eglise, ce dont les voisins ne devaient pas être très contents; j'en étais marri moi-même, mais que faire? On n'en pouvait rien. De son côté, la fanfare estudiantine qui, le jeudi, avait sa promenade et sa répétition à l'actuelle place d'aviation, continua à mettre de la vie au Séminaire (fête du Directeur, M. le chanoine Lager, promenade des vendanges, Géronde, etc.) sous l'expertise baguette du dévoué Lucien Lathion, actuellement chef de gare à Sierre.

8. **Chippis**. C'est en 1909 que M. le professeur O. Monay a été nommé curé de Chippis en remplacement de M. l'abbé Fabien Michellod, qui prit alors sa retraite, mais [*qui*] grâce à la générosité de son successeur continua à rester dans sa vieille cure jusqu'au moment de sa mort. C'était un moment difficile, l'usine d'aluminium venait de s'ouvrir, ce qui modifia presque complètement la vie de ce petit village sis au bord de la Navizance. De tous côtés, les ouvriers arrivaient exposés à tous les dangers, car la plupart, venant de la montagne, n'étaient presque jamais jusqu'alors sortis de

leurs villages, excepté pour les travaux des vignes. Les vallées même, au point de vue spirituel, étaient déjà bien contaminées en beaucoup d'endroits par les lectures combistes qui arrivaient de France, et pour les curés, moi-même inclus, ce n'était pas rare de se voir coassés à toutes les croisées de chemins, jusqu'à ce qu'on commençât soi-même à réagir énergiquement, fort de l'argument *baculinum* si besoin était. Il n'existait pratiquement, à cette époque, au point de vue religieux, aucune organisation ouvrière digne de ce nom, et ce n'est pas subitement qu'on allait remédier à cet état de choses. Je plaignais le curé mis en face de pareils besoins, mais c'est déjà beaucoup qu'il ne se laissait point aller au découragement. Tant que je pus, je montai moi-même à Chippis les jours de congé que me laissait la classe; si j'ai bonne mémoire, j'accompagnai même une fois mon ami au bureau de l'usine. Il nous aurait fallu avoir alors un groupe décidé d'ouvriers instruits, mais où les prendre? On avait bien une liste de noms, prêts à former un syndicat et peut-être excellents au point de vue religieux et moral, mais qu'est-ce que cela en face d'une autre organisation déjà formée depuis longtemps, ayant ses cadres, ses caisses de grève, d'assurance, etc.?

En tout cas, pour moi-même, obligé de m'occuper de la Coopérative ouvrière qui commençait à me donner pas mal d'appréhension, je dus presque, dès cette époque, vouer exclusivement mon activité à cette dernière affaire. 9. **Gampel.** Avec le nombre d'ouvriers que ce village envoyait à Viège, je crus bon d'y aller sans tarder trouver mon ami, l'abbé Léopold Lorétan, que j'avais déjà connu à Sion et qui était devenu curé de cette importante paroisse dès 1905. Il entra tout de suite dans mes vues et fit aussitôt venir le nécessaire de Saint-Gall pour créer une section d'ouvriers et une d'ouvrières, avec journaux respectifs. Tout marcha si vite que ce ne fut rien de mettre les deux sections sur pied, et quand un conférencier socialiste arriva peu après pour prêcher, lui aussi, la bonne nouvelle, il trouva bien une salle bondée d'ouvriers, mais tous ou presque chrétiens-

sociaux, le curé en tête; celui-ci d'ailleurs se montra poli à l'égard de son antagoniste qui de son côté fut tout doux et miel et... partit.

Je suis également allé à Loèche, une fois ou l'autre le dimanche, où j'aidais mes confrères à l'occasion, mais rien n'est sorti de ces premiers contacts; je crois que le terrain n'était pas encore assez mûr, et depuis je n'aurais plus eu le temps de faire de la propagande.

10. **Caisses Raiffeisen.** J'avais lu à ce sujet bon nombre de publications venant soit de München-Gladbach, en Allemagne, soit même de Suisse. Une caisse même venait de voir le jour à Leytron, la première en Valais, par les soins de M. le Doyen Bourban et de quelques-uns de ses aides dévoués. Ce qui me frappait le plus dans ces caisses, c'était le système à responsabilité de tous ses membres, d'une même paroisse, et par conséquent se connaissant tous. On ne regardait pas au nombre pour commencer, mais à la valeur des membres, tous personnes sûres et sur lesquelles on pouvait compter. Le nombre viendrait ensuite de lui-même, car tous, même les plus faibles, aspirent à monter à l'échelle humaine et à se trouver en bonne compagnie. La grande et puissante société catholique des Chevaliers de Colomb de l'Amérique du Nord dont, soit dit en passant, je continue à faire partie, a commencé le 29 mars 1882, dans une espèce de cave ou soubassement d'un presbytère des Etats-Unis, au nombre d'une vingtaine pour arriver aujourd'hui à près d'un million de membres, dont, chose à noter, les meilleurs propagandistes sont les commis voyageurs.

Mû par ces considérations et pressentant que je devrais quitter le Valais dans un avenir assez proche, je me hâtai de travailler dans ce sens, et partant à pied, le soir, après la classe, je me rendais ainsi à Hérémente ou autres endroits tout aussi éloignés pour me retrouver de nouveau à Sion le lendemain matin pour recommencer la classe à 8 1/2 h. Parfois, prié par un confrère de lui tendre la main un dimanche ou jour de fête, je profitais de l'occasion pour mettre une Caisse en marche que j'allais, à mon retour, faire inscrire au Registre du

Commerce à Sion. C'est ainsi que surgirent les Caisses d'Isérables, d'Hérémente, d'Ayent, de Monthey, de Vissoie et d'autres dont je ne me rappelle plus le nom. Avant que je quitte la Suisse, nous avons pu fédérer toutes ces Caisses dans notre local de la Populaire, et c'est alors que nous avons tous été d'accord d'exclure de notre groupement toute politique mesquine, nous contentant d'une base chrétienne, ce qui a été heureusement confirmé dans la suite jusqu'à nos jours.

A cette époque, je ne songeais pas qu'un ancien membre du *Gesellenverein* de Sion, M. Adrien Puippe, prendrait de nouveau énergiquement l'affaire en main dans la première moitié de ce siècle et lui donnerait le magnifique développement qu'elle a aujourd'hui. Quand je pense encore aujourd'hui à ces heures solitaires que j'ai passées si souvent à la maison Ambuel, priant Dieu de les accepter comme un sacrifice pour le bien à venir, je ne puis aujourd'hui que remercier la Providence divine d'avoir, après tout, si bien arrangé les choses.

11. **Coopérative ouvrière.** Comment suis-je arrivé à me mettre sur le dos une pareille aventure ? Souvent je me suis demandé moi-même si je ne m'étais pas lancé trop vite et trop loin, mais après tout les sections chrétiennes sociales de Saint-Gall et de Zurich n'avaient-elles pas chacune une petite coopérative, même Zurich une petite centrale, les deux fondées sur le système de responsabilité illimitée comme les Caisses Raiffeisen. Je me mis en relation avec elles au cours d'un voyage effectué précisément dans ce but, mais aucune ne s'opposa à cette idée, leurs affaires marchant normalement bien. D'autre part, à Sion, du côté opposé, on parlait couramment d'ouvrir une Coopérative ouvrière qui, si elle se fût créée, eût rendu pour longtemps la nôtre impossible.

Nous avions alors, à l'imprimerie Beeger, un jeune ouvrier saint-gallois, (le même qui m'avait fait connaître les abbés Jung et Schiviller) bon catholique, actif, honnête, assez au courant de la question ouvrière et qui eût pu rendre par la suite d'excellents services dans notre organisation, d'autant plus que saint-gallois et par-

lant bien l'allemand il nous semblait tout indiqué pour servir de pont entre Saint-Gall et Sion. Une seule chose le desservait : quoique allant se marier à une jeune fille de Brigue où je l'avais une fois envoyé s'enquérir de la possibilité d'y étendre notre mouvement, n'étant tout de même pas du pays, et se sachant mal vu, il préféra quitter le Valais pour aller s'établir, comme typographe, dans une localité de son canton, où il ouvrit une imprimerie.

En 1906 ou 1907, je ne me rappelle pas la date exacte, les préparatifs de l'ouverture de la Coopérative à la rue de Conthey étant assez avancés, on passe à la fondation de la Société avec M. l'architecte Praz comme son président et moi-même comme président du Conseil de surveillance. Nous empruntons d'abord de la Banque Populaire Valaisanne 25 000 fr. non comprises les parts relativement minimales des sociétaires, et le premier gérant put enfin ouvrir les portes du magasin. Les commencements parurent assez bien marcher, les sociétaires venant de tous les environs et de Sion même un certain nombre, si bien que les deux premières années on put même distribuer un petit dividende, quoique non en rapport, semblait-il, avec le montant de la vente. Je crois que ce qui nous a surtout enfoncés, c'est le montant des crédits non réalisables, ruine de quantité de négoce non seulement en Suisse mais dans beaucoup d'autres pays où j'ai pu m'en rendre compte, même en Amérique.

[DÉBOIRES FINANCIERS]

Pour revenir à mon sujet, la difficulté de payer les traites à dates fixes, augmentant de plus en plus, obligea le comité de la Coopérative de faire un second emprunt de 3500 fr. à la Banque Populaire, ce qui porta la dette à cette banque à 28 500 fr. On fit venir des experts, on changea de gérant, rien n'y fit. Nous allâmes même à introduire la vaisselle comme article de vente, espérant que cette mesure rétablirait quelque peu la situation, empruntant moi-même à un tiers que je savais sympathique à notre cause, sur mon seul engagement et responsabilité,

3000 fr. pour couvrir cette dépense. En vain, en vain. Je crois que ce devait être fin 1912. Durant cette même année scolaire 1912/1913, en qualité de président du Conseil de surveillance, je résolus de convoquer l'assemblée générale des membres de la société et de prendre une décision finale relative à la dissolution de cette dernière. D'avis personnellement qu'il valait mieux démolir une maison trop délabrée que de perdre son temps et son argent à la réparer, j'étais décidé pour mon compte à liquider cette entreprise qui, si elle nous avait d'abord procuré de l'espoir et de la joie, nous avait coûté tant de peines et de déboires ensuite. Nombreux étaient les sociétaires présents à la grande salle de la Maison Populaire un dimanche après-midi, où tout se passa relativement bien. Après un exposé de la situation telle qu'elle était, et comme tous les membres étions cautions solidaires du compte de la Coopérative auprès de la Banque Populaire, je leur tins à peu près ce langage :

« J'ai été le premier à fonder cette œuvre dans l'intérêt de la classe ouvrière, je regrette de tout mon cœur qu'elle n'ait pas marché comme nous l'attendions, mais le premier dans les beaux jours je veux être le dernier à me séparer d'elle. Restez à mes côtés comme cautions solidaires auprès de la banque créditrice et, avec l'aide de Dieu, je tâcherai d'une manière ou d'une autre, avec du temps, s'il le faut, à nous tirer d'affaire. »

La proposition acceptée, nous chargeâmes M. l'avocat Joseph Rossier, mort depuis, de liquider le tout. Ceci se passait en 1913; si la guerre de 1914 avait éclaté une année plus tôt, nous aurions eu toutes les chances, vu la montée des prix des denrées alimentaires, de liquider plus avantageusement notre stock en magasin.

La Banque Populaire, il faut le reconnaître, ayant mis de la bonne volonté à agréer l'arrangement susdit, il me fallut songer comment je payerais toute cette somme. Bien qu'un confrère ou l'autre se fût amicalement offert à m'aider, je me refusai à accepter cette offre, ne voulant pas abuser de leur bonté avant d'avoir essayé moi-même, par mes propres moyens,

de me tirer d'embarras, dussé-je y mettre quelques années. J'étais encore relativement jeune, 37 ans, et en bonne santé. Mais ne pouvant me résoudre à avoir constamment sous les yeux les témoins de mes souffrances passées, je songeai le plus naturellement du monde à m'expatrier. Car qu'aurais-je pu faire avec un traitement de 1100 fr. environ par année? Tout juste pour payer les intérêts annuels. Mais où aller en dehors de la Suisse? Un moment, je pensai au Sud de la Russie, les bords de la Mer Noire, la Crimée, quelle rive encore, dont un jeune séminariste que j'avais connu à Innsbruck m'avait dit beaucoup de bien, et où il y avait à cette époque beaucoup de catholiques de langue allemande, descendants d'Alsaciens que l'impératrice Catherine II avait attirés dans son pays pour relever l'agriculture. Je rêvais aussi à l'Amérique, dont quelques étudiants à Innsbruck également avaient été mes amis. Mais de 1902 à 1913, les souvenirs avaient eu le temps de s'estomper, et plus les jours s'écoulaient, plus je tournais les yeux vers la Sainte Vierge que j'invoquais en toute circonstance où l'homme ne pouvait rien. Un soir principalement du mois de mai, si je ne me trompe, alors que j'étais devant sa statue à la chapelle du Séminaire, je la suppliai du plus profond de mon cœur, les larmes aux yeux, de venir à mon aide, remettant tout dans ses mains, et j'allai dormir un peu plus rassuré. Or, deux ou trois jours après, dans la même semaine, revenant de la classe, je fus tout étonné de trouver à table, en tête à tête avec M. le directeur le chanoine Lagger, un jeune prêtre américain que je ne connaissais pas, mais qui parlait avec un visible intérêt des conditions de vie aux Etats-Unis, spécialement au regard des prêtres. Je faisais semblant de manger, ne disant rien, mais pour le coup, j'étais tout oreilles. Ne sachant pas qui était ce prêtre, je demandai ensuite son nom au directeur qui me dit que c'était un pur Valaisan, le propre frère du directeur des Ecoles de Monthey, le Fr. Zehner, que je connaissais bien et qui s'intéressait beaucoup à la question sociale. La solution à mes angoisses me parut du coup toute trouvée grâce à l'aide miséricordieuse de

la Mère de Dieu. Dès que je pus, je pris le train de Monthey, pour aller voir M. le directeur Zehner, que je mis au courant de toute ma situation, sans farder, le priant d'écrire à son frère, père de la Salette, à Hartford, Connecticut, où les pères avaient une maison et où résidait l'évêque du diocèse. Le bon P. Zehner de Monthey ne perdit pas de temps et, quelques jours après, je recevais la lettre de son frère en Amérique m'avertissant que, chef du diocèse, Mgr Nilau, avait bien voulu agréer ma demande, autant qu'il dépendait de lui. D'un côté, j'aurais bien voulu me rendre immédiatement chez Mgr Abbet et lui exposer de vive voix tout mon cas, mais connaissant assez peu son tempérament d'un caractère entier parfois, surtout qu'alors les Etats-Unis passaient pour un pays bien lointain dont on connaissait très peu de chose au point de vue religieux et dont il fallait se méfier. Je craignais qu'il ne m'opposât tout de suite un refus catégorique et alors ma chance était perdue.

[PREMIER VOYAGE
OUTRE-ATLANTIQUE]

Aussi comme durant les vacances d'été il était admis que les professeurs choisissent eux-mêmes le lieu de leur voyage et de leur séjour, pourvu qu'ils rentrent pour la classe, je crus plus prudent, ce même été 1913, de me diriger sur les Etats-Unis, quitte de là à écrire à Mgr Abbet pour lui dépeindre ma situation telle qu'elle était, et mes ennuis et mon espoir fondé d'y faire face, telle que je la jugeais sur place, sinon il n'avait qu'à me le faire savoir et, à la date ordinaire de la rentrée des classes à Sion, je serais là prêt à reprendre mon poste, donc prêt à lui obéir. Pour la sécurité de ma conscience, je crus même plus prudent, avant mon envol en pays inconnu, de consulter mon confesseur, un père Jésuite, sur mon dessein. Connaissant bien ma situation, il m'approuva pleinement, sans prendre autrement aucune responsabilité, cela se comprend. Rassuré de ce côté, je pris mon bateau au Havre, en juillet, par un temps magnifique, au prix de 150 fr. en deuxième classe. Et quelles

soirées! Sans mes soucis, quel plaisir j'aurais eu de lire ou de chanter ces vers du Chant des Nymphes de l'*Obéron* :

*Ah ! quel plaisir de plonger dans cette onde
Dont le zéphyr fait rider le satin,
Un soir d'été lorsque la nuit profonde
Prête son calme au mirage lointain !*

Puis, c'est New York avec sa statue de la Liberté, sa vie palpitante et son immense étendue. Le bon P. Zehner m'attendait au débarcadère. Juste le temps de se saluer, et départ pour la résidence du père qui remplaçait en ce moment un confrère parti en voyage en Allemagne. Après un jour ou deux de repos, mon compatriote me conduisit chez mon futur évêque d'Hartford, un Irlandais, qui me reçut très aimablement et m'assigna comme logement provisoire le Petit séminaire du diocèse dont les professeurs étaient presque tous absents en ce moment des vacances. Le directeur en était un vieux prêtre irlandais, Mgr Synolt qui, pris de pitié pour moi, eut à cœur de me traiter le premier jour comme un prêtre de la maison, me confiant même l'aumônerie de l'Hôpital catholique annexé au Petit séminaire, lorsqu'il devait s'absenter. A mon objection que je ne savais pas encore l'anglais, il me répondit que je saurais bien me tirer d'affaire. En réalité, depuis une bonne demi-année, je m'étais bien appliqué à cette langue, soit seul, soit avec l'aide de M. le professeur Delacoste au Collège de Sion, qui avait passé trois ans aux Etats-Unis. La classe finie, on s'enfermait tous deux dans une salle de classe et là on lisait à tour de rôle un roman de Swift ou autre. Car lui aussi aspirait à retourner aux Etats-Unis. Mais il en est un peu de cette langue comme de la profession de cuisinier. Je demandai un jour à un célibataire anglais, mon voisin, ce qu'il pensait de sa cuisine, et il me répondit : « Ce n'est rien de faire cuire les aliments, mais c'est autre chose de les manger ». Il en est ainsi un peu de l'anglais : on peut, surtout avec l'aide d'un dictionnaire, s'imaginer le lire assez correctement, mais essayer de le parler ou de l'entendre en conversation devant un Anglais, on se fera joliment rire ! comme on dit.

Pour en revenir à mes vacances en terre américaine, tout cela était trop beau pour durer. De jour en jour j'attendais la réponse de Sion à ma lettre que j'avais écrite d'Hartford. Un soir enfin, l'évêque me fit appeler et me montra un télégramme qu'il venait de recevoir de l'évêque de Sion, dont le chancelier était, depuis 1907, l'abbé Bieler. L'ordre était dur et laconique : il fallait rentrer à Sion. L'évêque Nilau lui-même qui voulait me confier une gentille paroisse composée de Canadiens français et d'Allemands, était, je le voyais, peiné, mais d'avis que je n'avais autre chose à faire qu'à rentrer en Suisse. Les larmes aux yeux, je répondis simplement : « J'obéis et vais me préparer tout de suite à prendre le chemin du retour », tout en le remerciant de tout ce qu'il avait fait pour moi. J'exprimai de même ma reconnaissance envers le directeur du Séminaire qui fut si délicat pour moi et me remit encore 5 dollars, dit-il pour payer les frais de train à New York, jusqu'au départ du prochain bateau. Je fis de même envers les professeurs qui me fournirent en intentions de messe, de quoi payer mon retour en Europe. Sans cela, je ne sais comment j'aurais pu me dépêtrer. Car j'avais encore une semaine à passer à New York avant de prendre le bateau de retour, cette fois-ci la Faber Line, C^{ie} italienne, par Gibraltar, de manière à voir des pays nouveaux, puisqu'il fallait quand même rentrer en Suisse. A New York, je descendis à l'auberge du Saint-Raphaël allemand, tenu par des religieuses venues d'Allemagne, et qui ressemblait un peu, moins la hauteur, à l'auberge du Grand-Saint-Bernard, sur le Mont Joux. Quoique institution des catholiques allemands, pour leurs ressortissants d'abord, elle était également ouverte, dans la mesure du possible, aux catholiques d'autres pays. J'y étais très bien et j'y disais la messe tous les jours, mais sachant que je ne pourrais donner au départ que 5 dollars pour la semaine entière, je n'y prenais que deux repas par jour : pour le dîner, je me contentais de trois ou quatre poires que j'achetais à un des kiosques nègres répandus à tous les coins de rue. C'est dans ces occa-

sions que j'ai pu approfondir la misère de tant de jeunes gens même qui, me prenant pour un prêtre, me demandaient en nombre un petit secours, n'importe lequel, tous contents de partager avec moi une poire ou deux, à défaut d'argent. Devant cette misère, je n'aurais osé me plaindre, mais depuis j'ai gardé une idée plus exacte des grandes agglomérations des villes. Pour moi, quand le jour du départ vint, je saluai et remerciai la Mère Supérieure, elle me gronda bien de n'être pas venu dîner tous les jours à leur hospitalière maison. Et pour le bateau, quelle différence avec le passage du Nord de l'Atlantique ! D'abord, à la fin août, il faisait très chaud, la pension était médiocre et quoique mes deux compagnons de cabine, un Anglais et un Turc ou Juif de Smyrne, fussent bien aimables tous les deux, je ne pensais plus « à l'onde dont le zéphyr fait rider le satin », ni même en passant Gibraltar, au fameux Jardin des Hespérides avec ses pommes d'or qui m'eussent été fort utiles en ce moment, mais que le remuant Hercule avait eu soin de dévaliser de longs siècles passés. Nous filâmes droit sur Naples où il y eut un court arrêt, puis sur Marseille d'où le train me transporta à Lausanne où j'attendis un train de nuit pour descendre le même soir à Sierre et me rendre de là à Chippis, chez mon ami le curé de l'endroit.

Je restai là deux jours, puis je descendis à Sion me présenter à Mgr Abbet. Je ne savais trop comment il me recevrait. Mais à peine eut-il ouvert la porte de sa chambre qu'il m'accueillit les bras ouverts me disant : « Tout est bien qui finit bien ». Il me posa une foule de questions sur ma randonnée, mais ne toucha pas à la seule question qui m'eût intéressé : savoir comment maintenant, pratiquement, remédier à ma nouvelle situation. Sur l'âge, me dirent quelques confrères, il abhorrait les difficultés, quelles qu'elles fussent.

Je conseillai au comité de la Coopérative d'aller lui-même essayer de le fléchir et d'obtenir une décision, mais ce fut en vain. Le Collège allant bientôt s'ouvrir, je me préparai à recommencer ma classe, lâchant la surveillance des

étudiants au Séminaire à mon homonyme, l'abbé Pr. Follonier, professeur de Principes, ne restant moi-même qu'aide surveillant. Au cours de l'hiver, M. le chanoine Bagnoud, si je me souviens bien, m'annonça qu'on était d'accord de me faire un prêt de 10 000 fr., ce que je refusai tout de suite, tout en les remerciant de leur bonne volonté, car au lieu d'un seul créancier, je me serais mis deux sur les bras, la dette restant la même. Je conseillai au comité de la Coopérative de continuer ses démarches auprès de l'évêque, sûr que des laïcs auraient plus de chance que moi d'obtenir une décision favorable, ce qui s'avéra vrai enfin. En effet, le jour même de la Fête-Dieu, le Rd chanoine Bagnoud, qui me fut toujours dévoué, put m'annoncer que l'évêque avait enfin cédé à nos sollicitations sous trois conditions : 1° que le permis de congé serait renouvelable tous les trois ans; 2° que chaque fin d'année je ferais tenir à l'évêque de Sion mon compte financier annuel; 3° que je m'interdirais de faire toute propagande auprès de prêtres du Valais à quitter le diocèse pour suivre mes traces en pays étranger. (Toutes conditions que j'ai toujours scrupuleusement suivies et respectées, soit dit en passant.)

Jamais je n'ai célébré de plus belle Fête-Dieu que ce printemps 1914. C'était aussi bientôt la fin de l'année scolaire. Je m'empressai d'envoyer au Département de l'instruction publique ma démission comme professeur de Rudiments et j'annonçai également tout de suite la nouvelle au Rd P. Zehner que je croyais encore à son ancienne adresse aux Etats-Unis, mais qui, entre-temps et à mon insu, avait été transféré d'Hartford, aux Etats-Unis, au Canada dans le diocèse de Regina. Cette malheureuse circonstance avec la déclaration de guerre en 1914, et le voyage à Rome, ce même été, de l'évêque de Regina, furent cause que, bien que le prédécesseur de ma première paroisse au Canada m'attendît déjà au printemps 1914, je n'avais encore reçu aucune réponse du P. Zehner au commencement de novembre 1914, ni de l'évêque canadien. Je dus passer tout l'été et tout l'automne à Chippis, au furieux étonnement de l'évêque de Sion que je jugeai bon d'al-

ler voir pour lui dire que ce n'était pas de ma faute, mais que du fait de la guerre la correspondance put facilement s'être perdue. N'ayant encore reçu aucunes nouvelles au commencement de novembre, je me décidai, en attendant, d'accepter le poste de recteur de la Famille de Courten à Sierre, avisant le Rd curé François de Courten que je serais là le samedi suivant pour les confessions. Mais le vendredi même, la veille mémorable du jour où je devais prendre possession de mon poste, je reçus du P. Zehner un câblogramme du Canada me disant de prendre au plus tôt un bateau pour ce pays, où l'on m'attendait depuis longtemps.

[SECOND VOYAGE OUTRE-ATLANTIQUE]

Tout de suite, j'entrai en rapport avec une agence de voyage, préparai mes bagages, allai saluer mes proches parents et prendre congé de mon évêque, ce qui ne prit que peu de temps, et le matin du mardi déjà, j'étais dans mon wagon à Sion, prêt à partir pour ma nouvelle destination. J'eus le plaisir d'y rencontrer trois membres de la Société d'agriculture du Valais, entre autres MM. Bagnoud de Lens, Spahr de Sion et un autre dont j'ai oublié le nom. « Où allez-vous, me dirent-ils ? – Au Canada. – Pas vrai », me voyant si gai, en ce temps de guerre où les premiers sous-marins allemands venaient, deux jours auparavant, de couler deux vaisseaux au Havre, port où je me rendais. Force fut bien de me croire et M. Spahr poussa la gentillesse de me donner, de sa propre initiative, une recommandation pour un de ses parents à Paris, recommandation qui me fut d'un insigne service. Car il n'était pas foule en voyage à pareille époque de guerre où les Allemands occupaient déjà la Belgique et menaçaient de plus en plus la France. Déjà pour me rendre à la capitale française, j'ai dû passer par Lyon où les trains étaient bondés de soldats revenant du front et où il n'a pas été pratiquement possible de s'asseoir toute la nuit. De plus, devant l'impossibilité ou le manque de com-

plaisance de certains employés, je ne savais si ma malle me suivait. Aussi ai-je été d'autant plus heureux de la retrouver à Paris où, avec l'aide complaisante de mon cher compatriote, j'eus tôt fait de régler tous les détails du voyage jusqu'au Havre, le même soir. Régulièrement on aurait dû quitter cette ville le lendemain, mais par peur des sous-marins la date fut prorogée à un autre moment connu seulement de la direction du navire, et pour lequel tous les passagers devaient être prêts au premier signal. A son départ, la nuit, tous feux éteints, nous fûmes, sur un assez long parcours, accompagnés de croiseurs. Je sus le lendemain pourquoi. Sans être démesurément épouvanté pour moi, je ne pus m'empêcher néanmoins de me poser la question, si le bateau venait à sombrer, quel serait le sort de notre pauvre coopérative. Car ma place, de seul prêtre sur le navire, ne serait-elle pas de mourir à côté du capitaine après avoir offert à mes compagnons toutes les consolations de la religion? Et je m'en remis aux mains du bon Dieu, en lui demandant de ne faire toujours que sa sainte volonté. Là-dessus, fatigué, j'allai me coucher, tout surpris le lendemain matin d'apprendre que l'ambassadeur américain à Paris était sur le même bateau de deuxième classe, comme quelque chose d'un paratonnerre vivant et bien supérieur à celui de son ancien compatriote Franklin. Bientôt même nous arrivâmes à New York où il neigeait à gros flocons, et où j'allai frapper à la porte de la Maison des Frères des Ecoles chrétiennes, laquelle abritait deux membres originaires de Troistorrents, les Fr. Granger, en qui je trouvai deux nouveaux anges Raphaël. Après avoir dîné avec eux, je pris le même soir le train pour Montréal, où également des Frères des Ecoles chrétiennes me reçurent à bras ouverts et ne me lâchèrent pas avant de m'avoir mis sur le train qui devait me conduire au but de mon voyage, en Saskatchewan. Tout d'abord logé dans un wagon d'immigrants et un peu à l'étroit, mais propre, j'eus l'avantage de pouvoir observer à l'aise ce milieu sympathique et de trouver court le temps passé au milieu d'eux: mais le deuxième ou troisième jour, on me fit passer dans un autre

coupé où j'étais presque seul et à l'aise pour mesurer du regard cette immense campagne qui sans cesse changeait à mes yeux, mais qui quinze ans après, sur le chemin du retour, me parut déjà bien petite et ordinaire. Quant aux soins de l'estomac, on ne s'en occupait guère, selon l'adage: «qui dort dîne». A la fin du troisième ou quatrième jour, j'arrivai enfin à Estevan, joli bourg de ma future province et où résidait le P. Antoine Zehner avec ses confrères de la Salette. Ah! quelle joie d'arriver! Je restai là deux jours à me reposer, puis le troisième un père m'accompagna à l'évêché de Regina où pour la première fois je fis connaissance de mon futur évêque, Mgr Mathieu, ancien recteur de l'Université Laval à Québec (Canada français).

[PREMIER POSTE]

Je restai trois jours logé à l'archevêché jusqu'au samedi soir où un curé de langue allemande étant venu demander à l'archevêque un prêtre pour le lendemain, un dimanche, je fus désigné pour ce service. C'était juste le dernier dimanche avant Noël. Ce pouvait être vers 9 h. du soir et il y avait encore une heure en chemin de fer pour arriver à destination. Et puis, il faisait un froid comme jamais je n'avais essuyé en Valais. Brochant sur le tout, durant le trajet, le curé me dit «Vous prêcherez et chanterez la messe demain, tandis que j'irai, moi, dans une autre mission». Le premier sermon allemand de ma vie, c'était le comble! Et refuser, je ne le pouvais, car je m'étais annoncé comme prêtre allemand, à moins de m'exposer à être renvoyé. Je ne dis rien, mais arrivé à la cure vers 10 h. de la nuit, je m'empressai de monter dans ma chambre à coucher pour me mettre à mon sermon. Il faisait même là un froid à ne pouvoir tenir une plume en main et encore moins à dégeler mon pauvre cerveau. Rendu physiquement et moralement, je me mis au lit pour me réchauffer d'abord et ensuite pour édifier mon allocation. Mettant d'avance en pratique un conseil que devait me donner plus tard un ami

anglais de ne jamais s'avouer inférieur à une tâche avant de l'avoir sérieusement essayée, je relevais petit à petit mon moral et vlan! Le lendemain, à l'église, oubliant presque que je m'exprimais, non en français, mais en allemand, je ne pensais plus à rien qu'à ce que je voulais bien dire à cette bonne population venue en grande partie de Hongrie, alors en guerre sous les drapeaux de la monarchie habsbourgeoise. Dieu aidant, ce fut ainsi relativement facile d'intéresser ces gens, si bien que mon curé allemand m'envoya pour la fête de Noël dans une autre grande mission allemande de nationalité russe, en grande partie pieuse, bien formée par ses prêtres avant d'émigrer au Canada; cela fit que j'entraï au confessionnal à 6 h. du soir pour n'en sortir qu'à la messe de minuit, où je chantais la messe, prêchais, disais la deuxième messe et faisais encore deux heures de confessionnal. A 10 h. encore grand-messe, sermon et bénédiction; si j'étais fatigué, j'étais content aussi, car j'avais, pour ainsi dire, gagné mes galons. En prenant congé de moi, le curé me remit 10 dollars (50 fr. suisses), le premier argent que je gagnai au Canada et qui servit à acheter des vêtements chauds dans ce pays glacé. Rentré à l'évêché, Mgr m'envoya [tout] de suite dans ma nouvelle paroisse au joli nom de Maryland (pays de Marie), non loin d'Estevan, résidence des pères de la Salette et du P. Zehner. Celui-ci eut l'amabilité de m'accompagner jusqu'à ma nouvelle cure, partie en train, partie à travers la prairie toute recouverte de neige, et dans mon char à blé traîné par deux solides chevaux que le curé de Maryland avait envoyés à notre rencontre. Cette course dans la nuit, en me ramenant par la pensée à mon pays natal, me fit pressentir un coin de mon avenir, loin des miens, mais avec l'aide de Dieu, plein de courage, et en avant la galère! Nous arrivâmes vers les 10 h. ou 1 h. de la nuit, le 28 décembre 1914, au presbytère où nous attendait le curé, originaire de la Sarre, lequel après ses études à Rome émigra tout de suite au Canada. Depuis le printemps 1914, il avait été nommé à une grande paroisse du diocèse

et on comprend qu'il ait attendu avec impatience mon arrivée. Tout de suite je devinai son grand cœur, plutôt d'un frère que d'un étranger, et je ne me trompai point. Sachant que je n'avais point d'argent, il me laissa un lit, un peu de mobilier et de provisions, son cheval avec traîneau et voiture, le tout payable quand je pourrais. Bien plus, comme il était dans une paroisse à l'aise, il m'envoya, à ma demande, des intentions de messe en suffisance de manière que je pus, petit à petit, liquider mes dettes auprès de lui. Toujours nous restâmes bons amis, lui venant chez moi, moi allant chez lui quand on le pouvait. Il est mort l'année dernière, 1951, dans sa paroisse, retraité et pauvre, j'en suis persuadé, mais plein de mérite devant le Seigneur. Qu'il vive en paix!

[DEUXIÈME POSTE]

Pour moi, arrivé à pied d'œuvre, totalement inconnu, je dus reconnaître d'abord mon nouveau champ d'activité, soit deux missions, ou plutôt une paroisse proprement dite, Maryland, où se trouvait mon presbytère avec, à côté, une petite écurie pour le cheval et, quelques pas plus loin, le cimetière et une église en bois, comme presque toutes les églises et chapelles à cette époque, et 25 km plus loin, une mission, Landau, composée presque exclusivement de Russes allemands, avec église-chapelle et cimetière. A noter que la province où je me trouvais, la Saskatchewan, mot indien, ne fut ouverte aux Blancs, aux colons qu'en 1905 et n'avait en 1914, date de mon arrivée, qu'à peine dix ans d'existence. Auparavant elle faisait partie du Grand Ouest (*Great West*) où les Indiens étaient rois et maîtres et où se faisait en automne la chasse aux buffalos [*lire buffles*]. J'ai même connu de vieux missionnaires qui avaient pris part à ces palpitantes randonnées. Dès l'arrivée en masse des nouveaux colons, en 1905, les anciens habitants qui refusèrent de se plier au nouvel état de choses furent cantonnés dans certains districts appelés « réserves » où la plupart sont encore aujourd'hui, sous la douce surveillance du gouvernement qui fait

tout pour les relever. Au contraire, à tous ceux qui étaient canadiens de naissance ou par naturalisation, le gouvernement offrait des concessions de terrain de 160 acres = 64 ha 3/4, ce qui s'appelle un quart de section. Très pénibles furent les commencements pour les colons; mais grâce à l'endurance de la plupart d'entre eux, beaucoup venus avec une nombreuse famille et peu d'argent, arrivèrent bientôt à une certaine aisance, tandis que d'autres débarqués avec pas mal d'argent se débâtirent bientôt en achats inconsidérés, en voulant ou trop vite s'enrichir ou mener la belle vie d'Europe qui ne réussit pas plus dans l'opulente Amérique qu'ailleurs. On peut juger du rapide développement de l'Ouest canadien par celui de la seule province de la Saskatchewan dont la population des Blancs passa de 1905 à 1911 de zéro à 453 508, dont 90 092 catholiques. Églises, écoles, routes, etc., tout cela se développa à un rythme accéléré; une ombre au tableau: les nouveaux venus qui firent tant pour leurs familles disparurent les uns après les autres au moment où ils auraient pu commencer à jouir du fruit de leur travail, alors que les jeunes n'auraient probablement jamais été capables d'apprécier à leur juste valeur les sacrifices et les souffrances de leurs vieux parents, usés avant l'âge. Certes, on n'aurait pas raison d'appliquer au Nord canadien ce proverbe que j'ai lu sur le Brésil, où je n'ai jamais été du reste: « La forêt vierge apporte à la première génération la mort; à la deuxième, le besoin; à la troisième, le pain ». Mais que de peines endurées! Je les partageais volontiers avec eux, mais ce qui me fut le plus pénible ce fut, bien souvent d'octobre à avril, et tous les quinze jours, la course à la mission, par des chemins presque impraticables, souvent au milieu des tempêtes de neige, à traîneau et à un seul cheval à moitié sauvage, dit Bronco. Cette course me prenait souvent deux ou trois jours, et quel froid! Ce qui me fut aussi très pénible, c'est la solitude. Je ne voyais pratiquement du monde que le dimanche, où les gens venant à la messe m'apportaient la poste de la semaine, mon plus proche bureau de poste étant à 12 km envi-

ron. Aussi ce jour était-il doublement une fête pour moi. Même les petites nouvelles, les annonces même du *Nouvelliste* ne passaient pas inaperçues. Souvent c'était 1 h. du matin que je ne dormais pas encore. Trois mois à peine après mon arrivée, une vieille Hongroise eut l'amabilité de me faire cadeau d'un coq et de deux poules, tous vivants, que j'enfermai dans une écurie. J'en dormis à peine de bonheur. Enfin vers 4 h. du matin, c'est le chant du coq, un grand, vibrant cou-cou-rou-cou! La vie ici, me dis-je, est-ce possible! J'en étais presque devenu fou de joie. C'était mieux que *Chantecler* de Rostand! Aussi, dès qu'il fit jour, sautai-je à l'écurie saluer ces nouveaux venus. Avec le chat, le cheval, la famille montait à cinq. Bientôt, au commencement du printemps, j'achetai une vache, le nombre montait à six, et comme Perrette je me serais bientôt mis à sauter de joie. Mais un beau matin, alors qu'exceptionnellement, la veille, un confrère était venu me rendre visite, je trouvai la vache crevée, par suite probablement de la mauvaise eau qu'elle avait à boire et adieu crème, lait, [et] plaisir de la voir gambader sous mes yeux! Mais habitué à ces genres de secousse, je pris la chose philosophiquement et j'allais bientôt l'oublier, lorsque, un beau dimanche après la messe, deux paroissiens vinrent me trouver à la cure et, après les salutations d'usage, me demandèrent: « Alors vous avez perdu la vache? – Eh oui! Malheureusement », dis-je en souriant même. Ils se mettent à sourire aussi, puis me tendant une enveloppe, ils me disent: « Voilà de l'argent pour en acheter une autre ». A la sortie de l'église, ils avaient collecté le montant nécessaire pour me tirer du mauvais pas! Indépendamment de cet acte de générosité, j'ai toujours aimé cette population formée de colons d'un peu partout: Etats-Unis, Allemands, Autrichiens, Hongrois, Russes, etc. Dommage qu'ils fussent si loin de la gare! Mais ce n'était pas leur faute. A leur arrivée, il n'existait pas encore de chemin de fer en cet endroit et ils se décidèrent naturellement à bâtir leur église au point le plus central de leur agglomération. Au moins, dès qu'ils purent, songèrent-ils à

construire tout près de l'église une spacieuse salle où les paroissiens pouvaient se rencontrer avant et après la messe et en toute autre occasion; à proximité de là, ils construisirent également une spacieuse remise pour leurs chevaux, auparavant exposés au froid et aux intempéries pendant les offices et cela sans qu'il ne leur coûtât rien autre chose que le matériel, car tout le travail ils le firent eux-mêmes, gratis, par esprit d'équipe et sans espoir de récompense.

[TROISIÈME POSTE]

C'est vers 1920 que j'ai quitté cette paroisse pour aller plus au nord de la Province, tout près de la capitale Regina, ville qui n'était encore qu'un village en 1904-1905, mais qui alors comptait déjà plus de 40 000 habitants. Saint-Joseph, ma nouvelle mission, russe en grande partie, n'était qu'un petit hameau, qui resta tel, n'ayant jamais voulu profiter de l'occasion de se développer, aussi n'y restai-je pas longtemps, car en 1923, j'allais échanger ce poste contre un autre encore plus au nord, dont le curé, un Alsacien, envoyait le mien pour se rapprocher d'un de ses confrères, alsacien comme lui et ami. Je n'eus pas à regretter ce changement.

[QUATRIÈME POSTE]

Car Quinton, le nom de mon nouveau domicile, était un joli petit village en majorité catholique, sur la ligne même d'un chemin de fer, le C.N.R., et pourvu de toutes les commodités des lieux de ce genre. Il était entouré de trois Réserves d'Indiens, mais avec qui je n'avais rien à faire, excepté en cas de nécessité urgente, car ils avaient leur prêtre, un Oblat de Marie-Immaculée. De Quinton même dépendaient trois autres missions, l'une de langue allemande, comprenant un petit groupe de Suisses, et les deux autres de langue anglaise, principalement des Irlandais, mais toutes sur une ligne de chemin de fer, ce qui était un grand avantage pour moi, surtout en hiver, malgré la rareté des trains, ordinairement un seul à l'aller, et un seul au retour, les jours d'œuvre, car

le dimanche les trains sont rares. Dans la bonne saison, les courses se faisaient si possible en auto, mais les orages étant fréquents et en plusieurs endroits les chemins n'étant pas encore gravelés [*lire gravillonnés*], il était toujours bon de se munir de chaînes et, vers l'automne, de pelles pour se frayer un chemin à travers la neige.

Ravissants étaient, dans la bonne saison, les alentours de Quinton avec leur cachet indien, leurs multiples sentiers à travers les bosquets, les petits lacs bleu ciel où s'ébattaient les canards, les champs de blé où, en automne, au coucher du soleil, les poules de prairie venaient en nombre faire fête, quand elles n'étaient pas tuées par des chasseurs tranquillement à l'affût sur le siège de leur automobile. Des lièvres en abondance toute l'année! malgré une prime pour les faire disparaître, en raison des dégâts qu'ils causaient aux récoltes; beaucoup de ces bêtes étaient atteintes de tuberculose, et celles qui ne l'étaient point, on ne savait les préparer. J'ai même goûté de la viande d'ours assez semblable, selon moi, à celle du bœuf, mais les chasseurs doivent la chercher à 200 km plus au nord. Un inconvénient: le manque d'eau, quand il n'y avait pas de pluie, et qu'il n'y avait pas possibilité de capter l'eau des toits pour remplir ses réservoirs installés dans les caves.

Les gens venaient de tous les pays d'Europe, mais principalement d'Allemagne, d'Autriche, de Hongrie, d'Irlande, des Etats-Unis et même quelques-uns, cinq ou six familles, de Suisse germanique. Ils étaient ouverts, serviables, et je n'ai jamais vu de querelle entre eux. La bonne saison, le dimanche après la messe, ils avaient l'habitude d'aller en groupes de plusieurs familles dîner tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, parfois en nombre de septante à quatre-vingts personnes, dont je faisais, sauf empêchement, régulièrement partie, ce qui me permettait de mieux connaître mes gens et entretenait l'esprit de famille dans la paroisse. Le dernier jour de l'année, la veille du Nouvel-An, nous avions une grande soirée, où tous les catholiques, anciens et nouveaux venus étaient invités, et qui ressemblait beaucoup aux agapes des premiers

chrétiens, car tout était déposé en commun sur la même table et tous étaient traités de la même manière, les riches comme les pauvres, surtout les nouveaux colons venus d'Europe à qui, avant le départ, les gâteaux et les autres denrées allaient permettre de fêter chez eux un joyeux premier Jour de l'an. Comme nous avions au sein de la communauté un joli petit orchestre et suffisamment de matière à nous amuser, on ne s'ennuyait point et à minuit précis, c'était un hourra général à la nouvelle année que poussait en chœur tout le monde et qu'on se donnait mutuellement la main. Et ce qui n'était pas pour les décourager, les uns ayant encore une ou deux heures pour rentrer chez eux, je leur octroyais le même nombre d'heures de sommeil de plus, la messe, le premier Jour de l'an, étant retardée d'autant. On pouvait obtenir de ces gens, des jeunes surtout, à peu près tout ce qu'on voulait pour la paroisse; semblable était le comportement des Anglais-Irlandais, [*compte tenu*] de leur groupe bien plus petit, mais aussi actif. C'est durant mon séjour dans cette paroisse, en 1925, que je finis de payer ma dette à la Banque Populaire Valaisanne, comme l'annonçait le *Bulletin officiel* du Valais du 27 février de cette même année, et dont voici la teneur: « Avis. Nous portons à la connaissance des membres de l'ancienne coopérative ouvrière de Sion, cautions du compte de cette société auprès de notre établissement, que la dette a été entièrement remboursée par M. le Rd abbé Jean Follonier, actuellement domicilié à Quinton, Saskatchewan, Canada. Les cautions du compte sont ainsi libérées dès ce jour. Banque Populaire Valaisanne » (*Bulletin officiel* du 27 février 1925).

Que je fusse content d'en finir avec cette histoire qui durait dès 1914, c'est inutile de le dire. Il m'en avait coûté dix ans de peine et de labeur, sans qu'aucun de mes paroissiens de là-bas n'en sût jamais un mot, pratiquant ce que le Bienheureux Aymard, je crois, appelait la virginité de la souffrance. A la fin de la première année, en raison des dépenses d'installation, je dus bien emprunter, malgré moi, d'un brave Russe 200 dollars (1000 fr. environ) pour arrondir mon

premier envoi à la Banque Populaire, et satisfaire à la fois l'évêché de Sion qui avait l'œil sur mon compte annuel, mais je rendis dès 1915 au même Russe les 200 dollars plus les intérêts. Dès cette date, jusqu'au commencement de 1925, j'ai toujours envoyé à la Banque mon amortissement et à l'évêché, le détail de mon compte comme j'ai dû le promettre avant de quitter Sion. Bien que ce fût dur pour moi, je m'y habituais pour ainsi dire, et le reste du temps je n'y pensais plus jusqu'à la prochaine saignée. Je continuais à travailler, à économiser comme fait le pauvre monde pour n'être à charge à personne, ni à compter sur le hasard, comme le fit un brave colon russe qui, égayé, me raconta un jour cette histoire. Comme il y a là-bas la Bourse du blé, il se mit en tête, d'abord sans rien dire à sa femme, de jouer, comme font d'autres. O heureuse fortune! Pour une chance, c'en est une! Un gain minime récompense son audace et il est fier maintenant de s'en ouvrir à sa femme qui, loin de le gronder, lui conseille de persévérer. Mais au lieu du béni argent, ce ne sont plus que dithyrambiques consolations et conseil de persévérance; ce que voyant, appuyé par sa femme, il promit bien d'être plus sage et, retroussant la chemise de son noueux bras de paysan, il me le montra fièrement en disant: « M. le curé, pour nous autres laboureurs, voilà notre banque! ». Quant à moi, la dette de la Banque Populaire avec ses intérêts régulièrement payée et éteinte, il me restait bien d'autres trous à boucher, mais qui avaient attendu jusqu'alors pour être couverts. Je m'empressai d'y porter remède à la file et le plus vite possible, songeant au mot du marquis de La Tour du Pin: « A un pareil apostolat, c'est-à-dire à l'apostolat social, on peut tout perdre en fait des biens de ce monde, mais on ne peut rien gagner ». C'est durant l'été 1929 que Mgr Bieler, par lettre chargée, m'invita à rentrer au pays. Je lui sus gré d'avoir prolongé mon séjour loin de son diocèse de 1925 à 1929; aussi, sitôt reçu son message, bien que personnellement je fusse resté un peu plus longtemps au Canada où il y avait encore [*un*] manque de prêtres de langue allemande, j'avisai Mgr Mathieu de la décision de l'évêque de Sion.

[RETOUR EN VALAIS]

Sachant que je rentrais au vieux pays, bien d'anciens Européens de mes connaissances me prophétisèrent que je n'y resterais pas, eux tous ayant dû revenir en Amérique, ne pouvant plus se faire aux habitudes du vieux monde; mais tandis qu'eux étaient indépendants, moi, comme prêtre, je ne l'étais pas. Et bien que tout ne fût pas rose au Canada où je fus victime de bien d'accidents de cheval et d'auto, exposé à mille intempéries, parfois à un froid terrible, je le quittais avec bien de regret, un peu comme ma seconde patrie. En fin d'année 1929, le 31 décembre, je laissais en effet ma paroisse dans les mains d'un prêtre slovaque de langue allemande. Le bateau pour Brême ne quittant que le 23 janvier 1930 le port de New York, je profitai de ce répit pour saluer sur ma route quelques êtres chers, entre autres le bon évêque d'Hartford qui, quinze ans auparavant, m'avait si bien reçu, puis les Rdes Sœurs du Saint-Raphaël allemand à New York, installées maintenant dans un joli hôtel neuf, où je pus dire la messe et leur témoigner ma reconnaissance de leur bonté pour moi en 1913. Le 23 janvier, je m'embarquais sur un bateau allemand, qui devait faire halte sur la côte sud de l'Irlande,

puis me permettre de voir pour la première fois les côtes du nord-est de la France, de la Belgique et de la Hollande, occupées à mon départ, [en] 1914, par les Allemands. De Brême, mon port d'arrivée, le train allait me faire traverser tout le Reich du nord au sud. Un jour ou deux encore et j'étais en Valais où j'avais de la peine à m'y connaître, tant le pays me paraissait petit en comparaison des immenses plaines de l'Ouest canadien. J'attendis encore un peu, un mois environ, et je pris le chemin de ma nouvelle paroisse de Collombey où j'eus d'abord de la peine à m'acclimater, tant la mentalité et les usages étaient différents de ceux de la lointaine Amérique, et surtout que c'était ma première paroisse de ma vie dans le diocèse de Sion. Mais peu à peu, le climat soit moral, soit physique, me devint familier, et c'est ainsi que j'y passai 14 ans 1/2 d'une vie, on peut dire heureuse, pour venir à la fin de la guerre en 1945, à cause de mes multiples infirmités, prendre ma retraite dans l'accueillante Maison de Repos de Monthey, jusqu'au jour où, je l'espère, il plaira au Souverain Maître de m'appeler à Lui. Merci, mon Dieu!

Maison de Repos, Monthey, le 27 octobre 1952
(signé) Abbé J. Follonier

Abbé JEAN FOLLONIER, *Notes sur ma vie*. Archives cantonales du Valais, Manuscrits littéraires n° 36, 1952.

ROLAND RUFFIEUX avec la collaboration de BERNARD PRONGUÉ, *Le mouvement chrétien-social en Suisse romande 1891-1949*, Editions universitaires, Fribourg, 1969.

« M. l'abbé Jean Follonier », *Nouvelliste* du 20 mai 1957, article non signé.

« La mort d'un juste », *Le Peuple valaisan* du 30 mai 1957, article signé B.J.

« M. l'abbé Jean Follonier », *Echos de Saint-Maurice*, 55, 1957, article signé L.I. (Léon Imhoff).

« M. l'abbé Jean Follonier 1876-1957 », *Bulletin du diocèse*, 4, 1957, signé C.G. (Mgr Camille Grand).